Germanica

43 | 2008

**Modes intellectuelles et capitales mitteleuropéennes
autour de 1900 : échanges et transferts**

Avant-propos

Martine Sforzin et Karl Zieger

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/542>

DOI : [10.4000/germanica.542](https://doi.org/10.4000/germanica.542)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 7-11

ISBN : 978-2-913857-22-6

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Martine Sforzin et Karl Zieger, « Avant-propos », *Germanica* [En ligne], 43 | 2008, mis en ligne le 07 janvier 2010, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/542> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.542>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Avant-propos

Martine Sforzin et Karl Zieger

- 1 Les dix-huit contributions qui composent le présent numéro sont issues du colloque « *Modes intellectuelles et capitales mitteleuropéennnes autour de 1900 : échanges et transferts* » qui s'est tenu à l'Université de Valenciennes du 9 au 11 octobre 2008 dans la continuité du colloque de 2002 (14-16 novembre), « *Les Jeunes Viennois ont pris de l'âge* »¹.
- 2 Le propos de cette manifestation qui réunissait des comparatistes et des germanistes, était de revenir sur la modernité autour de 1900 à travers la pluralité de ses modes intellectuelles, de ses styles, de ses champs d'expression, de ses avant-gardes et de leur jeu complexe de tensions tout à la fois progressistes ou rétrogrades. La période autour de 1900 a été retenue pour son caractère emblématique² mais aussi comme moment charnière et critique entre passé et avenir, comme celui d'une modernité crépusculaire mais tout autant porteuse de régénération, faite de lent déclin, de ruptures souvent intériorisées et autodestructrices et de sécessions non moins violentes, dont l'appellation « *fin de siècle* » occulte, sous l'élégance manifeste de l'expression, l'angoisse latente d'une fin de l'histoire et de l'apocalypse par d'aucuns entrevue.
- 3 Il importait surtout de considérer cette modernité dans les lieux – des capitales le plus souvent – de son émergence. Le prestige s'attache aux villes et les fait briller dans l'imaginaire collectif, fût-ce sous les oripeaux de la décadence, comme le mythe s'attache à des événements fondateurs pour les éclipser et n'en laisser émaner que l'aura. Ainsi de la Vienne « *fin de siècle* » dont les travaux de Carl E. Schorske puis, en France, de Jacques Le Rider, ont montré qu'elle cristallisait tous les ferments de la modernité et de ses crises. Ainsi de Vienne et de son « *Apocalypse joyeuse* » redécouverte en 1986 à l'occasion de l'exposition du Centre Georges Pompidou³ qui renvoyait à nos consciences postmodernes un écho bien fascinant de leur origine fragilisée par des nerfs hypersensibles et se grisant de sa désagrégation en marche. Quintessence de la modernité à nos yeux, la Vienne du tournant du XIX^e au XX^e siècle paraissait cependant bien déprimante à nombre de ses intellectuels et artistes incapables par ailleurs de quitter cette « capitale du vide européen des valeurs ». C'est que les forces de leur art nouveau et les analyses de leur esprit corrosif et décadent souffraient de l'étroitesse d'une ville qui pour être capitale d'Empire et d'une double monarchie n'en restait pas

moins bien provinciale comparée à Paris, Berlin ou encore New-York. L'avant-garde s'y dessinait alors même que ses représentants croyaient bien qu'elle se révélait en d'autres lieux, dans d'autres métropoles et qu'ils manquaient, de ce fait, un rendez-vous crucial.

- 4 Il importait donc enfin principalement dans ce colloque de mettre en lumière les échanges et les transferts opérés entre Vienne et les capitales de la modernité comme Paris ou Berlin, entre Vienne et les capitales mitteleuropéennes. La puissance et l'étendue de son empire permettait à Charles Quint d'affirmer que le soleil ne s'y couchait jamais. Aux yeux ironiques de Musil, Vienne restait cette ville qui faisait chaque jour le voyage autour de la terre. Il s'imposait de suivre Vienne dans cette rotation d'Est en Ouest et du Nord au Sud, dans cette trajectoire qui l'entraînait vers les confins orientaux de l'Empire, où Budapest et Prague regardaient vers elle sans se résoudre à s'effacer dans son orbite alors que Vienne elle-même tournait constamment ses regards vers Berlin et non l'inverse. « Une très grande ville », affirme Paul Valéry, « a besoin du reste du monde, s'alimente comme une flamme aux dépens d'un territoire et d'un peuple dont elle consume et change en esprit, en paroles, en nouveautés, en actes, et en œuvres les trésors muets et les réserves profondes »⁴. On pourrait, en l'espèce, retourner la réflexion de P. Valéry et voir que l'Europe a eu besoin de la modernité viennoise pour penser et tenter de comprendre, *ex post*, la crise et le déclin de la culture occidentale. D'où l'intérêt – et l'intention de ce colloque – d'aborder Vienne non comme une vitrine de la modernité mais dans les relations et les échanges qui s'établissent entre Vienne, Berlin, Munich, Zurich, Paris... mais aussi avec les autres villes mitteleuropéennes (Prague, Budapest, Trieste, Timișoara, Zagreb, Sarajevo, Lemberg, voire Belgrade...). Il n'était évidemment pas possible, dans les limites imparties, de faire le tour de toutes les villes concernées et certaines, pourtant majeures, sont absentes de l'éventail des communications proposées. Celui-ci permet néanmoins, tout en évitant la simple comparaison statique qui répertorierait les phénomènes culturels communs dans un laps de temps identique, d'examiner la genèse, plus que d'une simple influence ou d'un désir d'y résister, celle d'un ensemencement, réciproque mais souvent décalé dans le temps, parfois désiré, parfois redouté, transmuant presque à chaque fois en un fleuron unique et spécifique les ingrédients de ce qui constitue bien néanmoins, au-delà des frontières géographiques ou nationales, une culture commune se reconnaissant dans la modernité.
- 5 Sur le schéma du colloque, nous avons choisi d'ouvrir la série des articles présentés ici sur la conférence inaugurale de Jacques Le Rider consacrée à la critique du langage de Fritz Mauthner ; cette critique se double rapidement d'une critique de la culture et sert aussi à dénoncer le mensonge du « mythe habsbourgeois », le multilinguisme échouant à favoriser la communication interculturelle ; la perspective révolutionnaire que Gustav Landauer donne à la critique du langage de F. Mauthner permet à ce dernier d'échapper à ses propres apories en suivant G. Landauer sur le chemin d'une mystique sans Dieu. Nous souhaitons mettre en évidence ce qui apparaît comme la véritable signature de la modernité, en condense toutes les interrogations et tous les doutes, toutes les apories et tous les espoirs, à savoir la crise du langage ; ce dernier est à la fois enfer et damnation car autour de lui se noue la crise du sujet à travers la conscience de toutes les stigmatisations possibles à partir de la langue, à travers la conscience de l'inadéquation des mots et du monde, mais la crise du langage est aussi promesse d'une

liberté nouvelle car elle ouvre la porte à la critique de la culture et à des valeurs nouvelles.

- 6 Les articles suivants ont été regroupés selon quatre grands centres d'intérêt. Le premier s'ordonne autour de Vienne dans la modernité : Vienne dont la représentation est passée, tout comme Berlin, au filtre de l'abstraction par H. Broch, ceci dans une écriture qui mêle roman et essayisme, comme on peut l'observer pour Paris chez Proust et Dos Passos (cf. Vincent Ferré). Vienne *fin de siècle* favorisant une mélancolie et un narcissisme dont le jeune Hofmannsthal apprend à se méfier tandis qu'un Paul Leppin s'abîme dans la magie crépusculaire du vieux Prague et y nourrit la haine de soi (cf. Patrick Bergeron). Vienne dont le passé fascine Hofmannsthal mais dont l'actualité culturelle le rend critique et l'engage à croire qu'elle peut devenir la « capitale artistique et spirituelle du Sud de l'Europe », capable de rivaliser en bonne intelligence avec Paris (cf. Audrey Giboux). Vienne qui intègre la mode du dilettantisme avec un intérêt bien différent, variant de l'enthousiasme à la plus grande circonspection, selon qu'elle est perçue par H. Bahr ou Hofmannsthal (cf. Joëlle Stoupy). Vienne, « Mecque de la médecine », attirant les plus grands spécialistes en anatomie et se transformant en fond de scène troublant où puise l'imaginaire des « écrivains médecins » tels qu'Arthur Conan Doyle, ou bien des auteurs fantastiques tels que Ksaver Šandor Gjalski, tandis que Schnitzler fustige le « nihilisme thérapeutique » d'une médecine viennoise déshumanisée (cf. Isabelle Percebois). La série se clôt sur une analyse de la théorie de la modernité telle que W. Benjamin tente de la mettre en place : lire celle-ci, précisément, comme une métropole – Paris, en l'espèce, sert de paradigme – ce qui revient à engager une lecture « théologique », sur la base d'une théologie du profane démystifiante et désacralisante qui puise ses concepts et ses figures dans l'expérience littéraire de la modernité (cf. Patrik Alac).
- 7 Viennent ensuite des contributions concernant d'autres capitales d'Europe centrale jusqu'à cette périphérie mitteleuropéenne qui, selon, Joseph Roth, faisait le centre de la monarchie austro-hongroise tout entière. Ainsi l'article d'Annette Runte aborde, à partir du lien Prague – Berlin – Vienne chez Kafka, la question des transferts dans le triangle ville (cartographie urbaine), psyche (cartographie fantasmatique) et création littéraire (cartographie imaginaire). L'article de Cécile Kovács házy évoque les liens privilégiés des Allemands du Banat avec Vienne, après le compromis et la magyarisation forcée ; l'article de Fridrun Rinner illustre également la force centripète de Vienne sur les confins les plus éloignés de l'empire, tout en montrant les relations ambivalentes des artistes et intellectuels de Zagreb avec la Vienne 1900.
- 8 L'antisémitisme constitue un des ferments de mort les plus nihilistes de la modernité ; Edward Timms, dans sa biographie sur Karl Kraus⁵, rappelle la lourde responsabilité, dans l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes en Allemagne, d'hommes politiques viennois tels que Karl Lueger ou, plus encore, de Georg Ritter von Schönerer. Leur antisémitisme a contraint à l'exil des écrivains tels que Joseph Roth, Stefan Zweig et Soma Morgenstern. De ces « cosmopolites par conviction » l'antisémitisme a fait des « apatrides par nécessité ». Erika Tunner montre, à travers l'évocation de leur correspondance et de leurs souvenirs, la tentative désespérée de sauver, dans la littérature, les valeurs fondamentales de l'humanisme, de les préserver aussi dans la fuite qui, bien douloureusement, devient, si l'on pense à J. Roth, une nouvelle patrie. Dorothea Bohnenkamp revient sur l'attrait qu'ont exercé sur les Juifs d'Europe centrale et orientale pendant l'entre-deux-guerres, Vienne, mais plus encore, Berlin et Paris. Les

immigrés juifs se sont identifiés à ces métropoles, symboles de modernité ; intellectuels et artistes ont enrichi eux-mêmes largement la culture d'avant-garde ; au fur et à mesure que triomphait l'antisémitisme, ces villes – les quartiers – dans lesquelles ils ont su, tout en s'assimilant, intégrer la culture juive, sont devenues les lieux rêvés et fantasmés d'une mémoire et d'une identité qui leur ont brutalement été contestées.

- 9 Dans une dernière partie, nous pénétrons sur les scènes où on joue la vie : le théâtre avec Offenbach et Kraus (cf. Marina Allal mettant en évidence Paris comme « horizon de référence » d'un Karl Kraus qui pourfend le goût conventionnel viennois en défendant Offenbach et qui, sur fond d'affaire Dreyfus, prend ses distances par rapport au nationalisme ambiant), le théâtre encore avec Max Reinhardt, Firmin Gémier et Jacques Copeau (cf. Philippe Baron), avec les liens entre le théâtre hongrois et l'aire germanophone (cf. Katalin Por), et sur des scènes où se joue la vie, où on se donne en spectacle comme au *Café*, ce lieu privilégié de rencontres et de débats qui incarne la modernité (cf. Béatrice Gonzalés-Vangell), un lieu où l'on lit aussi des revues... et peut-être la *Hohe Warte*, revue d'arts décoratifs qui défend un idéal esthétique et social fait de tradition et de modernité, qui crée « un pont étrange entre l'Allemagne et l'Autriche » et reflète fidèlement toute une génération et une « nation » en crise (cf. Sylvie Arlaud).
- 10 Le volume s'achève par une ouverture en forme de question : Belgrade est-elle une ville de l'Europe centrale ? Dans leur contribution, Martin Sexl et Arno Gisinger revisitent, à partir de la guerre des Balkans, la notion de *Mitteleuropa* ; ils démêlent et renouent sous un regard critique et restitué en photographies les fils dont elle se tisse : l'histoire et les frontières qu'elle trace, l'imaginaire et les rêves ou les peurs que celui-ci nourrit, la culture qui rassemble autant qu'elle divise. La guerre des Balkans a par trop montré le danger du mythe lorsqu'il est pensé dans un espace culturel et s'enferme dans des catégories ethniques.
- 11 Mythe (des Habsbourg) et désenchantement ? La question initiale peut en inspirer une autre qui sera notre conclusion :
- 12 Dès lors que la modernité a trouvé son accomplissement dans un empire en décomposition, l'avenir n'est-il pas à chercher dans le passé, c'est-à-dire dans la mémoire et donc également dans le mythe ? Peut-être les postmodernes que nous sommes, plus que jamais sensibles aux échanges et aux transferts, peuvent-ils encore transmuier en avenir confiant les leçons à tirer des crises de la modernité ?
- 13 Valenciennes, le 12 mai 2009

NOTES

1. Cf. Rolf Wintermeyer, Karl Zieger (dir.) : *Les « Jeunes Viennois » ont pris de l'âge*, Presses universitaires de Valenciennes, Recherches valenciennes n°16, 2004.
2. On se souvient ici de S. Freud publiant *Die Traumdeutung* au début du mois de novembre 1899 mais choisissant de faire figurer 1900 comme date de parution de son ouvrage.
3. « Vienne 1880-1938. L'apocalypse joyeuse », sous la direction de Jean Clair.

4. In : « Fonction de Paris » in : Paul Valéry, *Œuvres* Tome II, Gallimard, *nrf* Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 1007.
5. Edward Timms : *Karl Kraus Satiriker der Apokalypse. Leben und Werk 1874 bis 1918*, suhrkamp taschenbuch 2995, 1. Auflage 1999, p. 34-35.